

Job 19, 19-27

Le texte proposé à notre méditation est tiré du livre de Job ; un passage connu par nombre d'entre nous, car mis en musique dans le Messie de Haendel entre autres, mais aussi souvent lu lors des enterrements.

19Tous mes intimes m'ont en horreur, les personnes que j'aime se sont tournées contre moi.

20Je n'ai plus que la peau sur les os, je m'en sors, mais en ayant tout perdu.

21Pitié pour moi, pitié pour moi, vous mes amis, car c'est la main de Dieu qui m'a frappé.

22Pourquoi me pourchassez-vous comme Dieu ?

N'en avez-vous pas assez de me martyriser ?

23Comme je voudrais que mes propos soient mis par écrit, comme je voudrais qu'ils soient inscrits dans un livre.

24Avec un ciseau de fer et de plomb, ils seraient gravés dans le rocher pour toujours.

25Moi, je sais que mon défenseur est vivant, et qu'en dernier, sur la poussière, il interviendra.

26Lorsque ma peau me sera retirée, moi-même, je verrai Dieu !

27Je le verrai, moi, de mes propres yeux. Celui que je regarderai ne sera pas un étranger. En moi, mon cœur s'épuise à attendre ce moment.

Nous connaissons probablement l'histoire de Job. La Bible le présente comme un juste et un sage dont l'intelligence l'amène à reconnaître Dieu pour ce qu'il est et à le vénérer. Il sait mener sa vie. Il rassemble tous les signes extérieurs de bonheur auxquels un homme pouvait rêver : une famille nombreuse, la richesse, l'autorité. Et puis, patatra, il perd tout : richesse, santé, descendance. Job ne comprend pas. Lui l'homme intègre et pieu, rejeté par Dieu ? Dépouillé de tout ? Subissant des malheurs en cascade. Arrachement de ces signes extérieurs du bonheur. La maladie lui ronge les chairs. Job est atteint dans ses fondements. Après avoir accusé le coup dans le silence, Job se répand en une longue plainte contre Dieu et les autres, ceux qui se disent ses amis, son entourage.

La Bible nous propose son histoire comme chemin pour nos propres expériences de dépouillement, d'arrachement, de souffrance, de maladie et de deuil.

Si nous reprenons du début, au départ de son chemin de croix, Job n'a pas commencé par se plaindre de Dieu mais par bénir Dieu. Il n'a pas commencé par se plaindre de ce qui lui était arraché, mais par remercier pour ce qui lui avait été donné jusque-là : « *de même que nous recevons de Dieu le bonheur, ne recevrons-nous pas ainsi le malheur ?* » (2,10)

Job s'est installé au milieu de la cendre, en deuil de ses enfants, en anticipation de sa propre mort. Il garde le sens des réalités : il n'appelle pas le malheur bonheur. Mais jusque sur la cendre, il sait qu'il se reçoit de Dieu.

Le malheur frappe comme un coup de couteau dans la chair : il coupe la vie de Job en deux. Désormais, il y aura l'avant et l'après. Mais la souffrance ronge aussi dans sa durée. Elle atteint la foi au long cours. Elle laisse sans voix. Comment demeurer dans la bénédiction ? Job se rassemble dans le silence. Ses amis ne peuvent que partager son silence : comment être l'ami de l'homme souffrant ?

Après sept jours et sept nuits de silence, Job éclate. Il se répand en lamentations, sans s'adresser à quiconque. La souffrance est autocentrée (Jb 3). Difficile de voir autre chose que soi et son malheur.

Se plaindre, c'est d'abord avoir mal et pousser un cri. « *Périsset le jour où je suis né !* » Dans sa clameur, tout le corps de Job est passé au langage : « *ma chair est revêtue de vermine et de croûtes terreuses, ma peau se fend et suppure.* » (7,5) Cri de l'âme, cri du corps, c'est tout un. **Ce cri, ses amis ont voulu le faire taire. Mais la Bible ne l'a pas censuré. Au contraire, elle le fait résonner jusqu'à nous et nous donne de le faire nôtre.**

Se plaindre n'est pas seulement pousser un cri – j'ai mal – mais pousser un cri intelligible, formulant des reproches et demandant raison. Parmi les questions du livre, la question « pourquoi ? » est celle de Job. Elle exprime à la fois une demande de sens et un reproche : pourquoi en est-il ainsi et pas autrement ?

Job se plaint avant tout de Dieu. Il se lamente certes sur sa vie aux portes de la mort, sur sa déchéance sociale, sur l'injustice qu'il subit, sur le retournement de l'affection de ses proches en hostilité. Mais il ne s'embarrasse pas de catégories impersonnelles – la vie, le hasard, le destin –, il fait fi des causes secondes et des responsables intermédiaires de ses maux – les hommes ou même le Satan du prologue. **Pour Job, Dieu est le responsable ultime puisqu'il est le créateur d'« un monde dans lequel pareille chose est possible ».** (9,24)

De quoi Job se plaint-il quand il se plaint de Dieu ? Il se lamente d'abord sur sa naissance et en demande raison : « *Pourquoi donne-t-il la lumière à un malheureux, la vie aux amers d'âme ?* » (3,20)

« Pourquoi ? » exprime un reproche – Dieu aurait mieux fait de ne pas donner la vie – et une demande de sens : quel est le sens du don de la vie si c'est une vie de souffrance ? Job n'en voit pas. A quoi bon vivre si c'est pour souffrir, pourquoi Dieu m'a-t-il créé si c'est pour souffrir ? **Question et reproche de Job, mais élargis à la mesure de l'humanité souffrante.**

Job se plaint de Dieu qui lui inflige une souffrance qui n'est pas le juste châtiment proportionné à la faute qu'il aurait commise. L'injustice est un scandale pour la

raison. La raison en appelle, telle une exigence ou une espérance, à la coïncidence du bonheur et de la vertu, ou à tout le moins à leur réconciliation finale. Pour l'heure, « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter une telle souffrance ? » – rien ! Job ne prétend pas être l'Innocent.

Mais il n'a rien commis qui soit à la mesure de sa souffrance.

Il universalise sa réflexion : Dieu est injuste puisqu' « *il fait périr l'intègre et le méchant* » (9,22 : absence de justice) ou qu'il fait en sorte que les méchants se la coulent douce (21,7-13.30-33 : inversion de la justice).

Job est en colère et cette colère contre Dieu le maintient vivant.

Job, que Dieu traite en ennemi, fait appel non pas à quelque instance supérieure, non pas aux dieux de ses amis, mais à ce Dieu même qui l'accable. Job se réfugie auprès du Dieu qu'il accuse. Job se confie dans le Dieu qui l'a déçu et désespéré. Job voit son ami dans le Dieu qui est son ennemi. Non pas un autre Dieu mais le même.

Se retourner contre Dieu, ne nous apparaît pas comme d'emblée un choix de vie ? Mais ne l'oublions pas, le Dieu biblique est toujours en quête du visage humain, que celui-ci soit souriant ou grimaçant de colère.

On ne nous a pas appris à faire face à Dieu tels que nous sommes et à lui dire ce que nous pensons de lui quand la douleur et la colère nous ravagent. Mais l'expérience de Job nous en fait découvrir la force de salut, lui qui, pour avancer se plaint de Dieu... devant Dieu !

Qu'a-t-il contre Dieu ?

Il reproche à Dieu « un monde dans lequel pareille chose est possible », un monde « mal foutu ». Job accuse Dieu d'être responsable du chaos. Dieu est une puissance arbitraire et inintelligible.

Il lui reproche son silence, son éloignement, son indifférence à sa cause, son inaccessibilité. Où est Dieu, qu'est-ce qu'il fait ? Quand des hommes gémissent, il ne prête pas attention à leur prière (Job 24,12)

Il lui reproche en même temps sa proximité violente et destructrice.

La vie est déjà suffisamment courte, alors, Dieu pourrait au moins laisser l'homme tranquille (14,1-6) !

Job se plaint enfin que Dieu ne soit pas compréhensible.

Autrefois, il exprimait sa bonté par le don de la fécondité, de la reconnaissance sociale, de la richesse. Mais aujourd'hui ? Où est passé le don ? Comment déchiffrer encore la bonté de Dieu ? Dieu l'avait créé avec bonté, et aujourd'hui, il voudrait le détruire (10,8-14) ? Est-il inconséquent ? Est-il pervers ?

Comme toutes ces questions, ces reproches rejoignent parfois les nôtres !

Mais à la différence de la réaction de nombre de nos contemporains, cette critique de Dieu n'amène pas Job à un athéisme de conviction (je ne crois pas en Dieu), ni à un athéisme pratique (je vis comme si Dieu n'existait pas) ni à la malédiction (Je maudis Dieu et le rejette).

Dans un premier temps, Job s'est plaint de Dieu en parlant tout seul. La lamentation est une première extériorisation puisqu'elle fait passer la souffrance au langage, mais elle ramène à soi, elle ne permet guère la sortie de soi et la confrontation avec l'autre qui seules permettent d'avancer. **Remuer sans fin des griefs, même justifiés, ne mène à rien.** Mais il ne se contente pas d'un discours à propos de Dieu. Il se plaint ensuite de Dieu à Dieu. Il passe alors de la lamentation à la plainte proprement dite, qui se dit à l'autre. Si Job est grand, c'est aussi parce qu'il prend le risque et ose s'adresser à celui qu'il tient pour son adversaire au lieu de parler derrière son dos. Et il le provoque : « Sois Dieu ! Sois juste et bon ! »

Se plaindre de Dieu à Dieu, c'est lui dire : « tu me fais mal, j'ai mal par toi. Mais en dépit de tout, en dépit de toi (Dieu !), je désire par-dessus tout rester en relation avec toi ». La souffrance est relationnelle, elle est souffrance d'amour, et elle ose se dire dans la relation. **Les pires accusations de Job n'expriment pas une volonté de rupture mais le désir de rester dans la relation.**

Renoncer à s'adresser à l'autre, c'est désespérer de l'autre, de soi et de la relation. Rester dans l'adresse, c'est garder la confiance minimale et extraordinaire que quelqu'un est là, entend, comprend et est capable de répondre. Et cette confiance qui ouvre l'avenir, cette confiance espérante, Job la formule clairement : « *moi-même, je verrai Dieu ! Je le verrai, moi, de mes propres yeux. Celui que je regarderai ne sera pas un étranger. En moi, mon cœur s'épuise à attendre ce moment.* »

Job ne lâche rien face à Dieu ! Comment comprendre cette audace ?

Dans la Bible, on peut tout dire de Dieu pour autant qu'on le lui dise à lui.

Dans la plainte adressée à l'adversaire demeure le respect : en s'adressant à lui, on lui laisse le droit de répondre, de se défendre, on lui permet d'exister.

Et Dieu répondra à Job. Et sa parole apaisera et consolera Job. Une consolation forte qui change la vie. Consolé, il est capable de redire « oui » à la vie.

Mais avant cela, Job se tournera aussi vers ceux qui se disent être ses amis ou ses proches. Et notre texte en témoigne. Plutôt que de les critiquer par derrière, il leur exprime sa profonde déception pour la trahison ; pour l'abandon dans les temps d'épreuve. Il dit sa solitude de souffrant. Il pose le questionnement du souffrant. Qui voulez-vous être pour moi ? Qui êtes-vous pour moi ? Cessez de chercher à me culpabiliser, de croire que vous savez-tout et que la vérité ultime sort de votre bouche. Ne vous prenez pas pour Dieu ! Un seul suffit ! N'idolâtrez pas la souffrance et le malheur comme des puissances de destruction, ne vous y résignez pas, mais lutez avec moi pour la vie !

Et Job nous dit pour finir que sa rédemption est dans cette lutte contre le sentiment d'injustice qui l'habite, dans ce cri de désespoir adressé à Dieu.

Et de ce cri, il veut laisser une trace comme le malheur laissera une trace dans sa vie. Mais elle ne doit pas être la seule. D'autres traces, de confiance désespérée et d'espérance confiante, doivent être gardées comme un mémorial. Mettre en mots l'incompréhension de ce qui arrive et la révolte mais aussi mettre en mots le refus d'abandonner la relation à Dieu, même lorsqu'il devient incompréhensible au point de sembler lointain, indifférent et absent.

« Comme je voudrais que mes propos soient mis par écrit, comme je voudrais qu'ils soient inscrits dans un livre. Avec un ciseau de fer et de plomb, ils seraient gravés dans le rocher pour toujours. »

Désir de laisser une trace ; de mettre en mots pour les autres sa propre expérience de l'incompréhensible. Témoigner qu'on peut s'en sortir par cette lutte, ce corps à corps avec Dieu, que le salut, la rédemption n'est pas dans la souffrance mais dans ce dialogue ininterrompu avec Dieu qui accepte de porter toutes nos accusations, nos révoltes, nos colères, nos désespoirs...

Garder un mémorial pour ne pas occulter, oublier la souffrance et le mal. Non pour idolâtrer la souffrance et y trouver des raisons d'exister mais pour marquer ce temps comme faisant pleinement partie de la vie, comme ayant touché la vie et lui ayant donné le sens de l'absurde incompréhensible mais peut-être déchiffrable un jour, par un regard mémoriel vers le passé... et découvrir que malgré la dureté du passage, Dieu était là... le Vivant était présent ; bien plus, nous a porté ; nous a donné la force de la révolte, la force de traverser l'épreuve, la force de croire en un avenir autre, une vie autre même si tout semblait pareil. Nous ne sommes plus pareils. Plus conscients que jamais du caractère précieux de notre vie et de ce qui la constitue : la relation à l'Autre ! L'urgence de célébrer la vie et de la bénir chaque jour !

Tout cela nous parle en ces temps actuels de pandémie, de maladie et de deuils à assumer, mais aussi en ces temps où la persécution des chrétiens et des humains en général est pressente et semble banale...

Nous sentons l'urgence de cet acte mémoriel pour ne pas perdre espoir, de cette mise par écrit du malheur pour ne pas oublier, pour ne pas réduire à la fatalité la souffrance des hommes.

Aujourd'hui comme hier, c'est ce cri mémoriel semblable à celui de Job, du Christ en croix, l'acceptation d'en parler et d'en témoigner qui ouvre le chemin vers une vie autre... vers un matin de Pâques. Amen